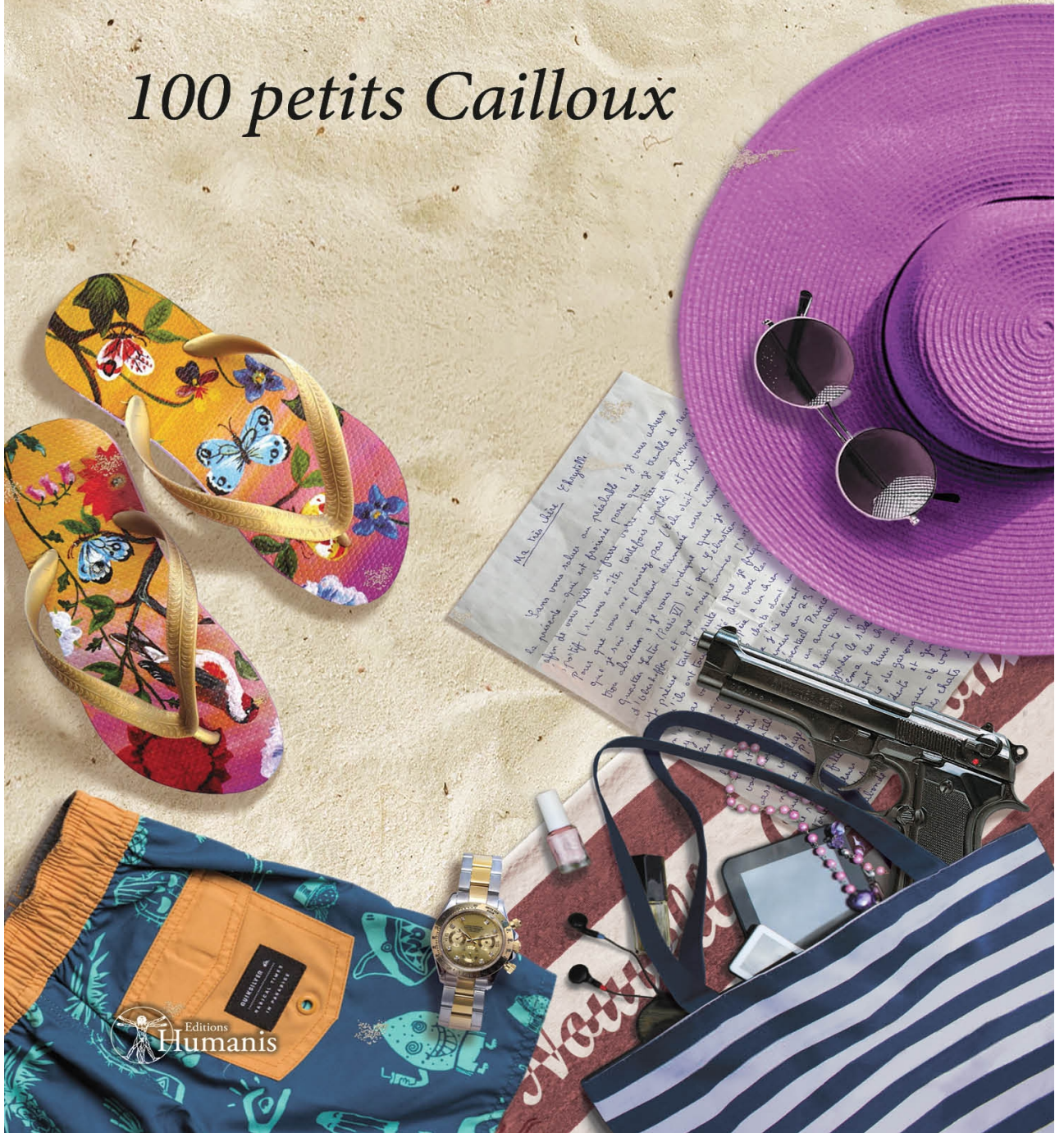


Évelyne André-Guidici – Luc Deborde
Firmin Mussard – Roland Rossero – Frédérique Viole

Microfictions calédonniennes

100 petits Cailloux



Évelyne André-Guidici – Luc Deborde
Firmin Mussard – Roland Rossero – Frédérique Viole

Microfictions calédonniennes *100 petits Cailloux*



Sommaire

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

Comprend 6 illustrations - Environ 174 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.

Avant propos.....	5
Évelyne André-Guidici.....	7
Destin commun.....	8
Portrait de famille.....	9
La malédiction.....	10
L'occidentation.....	11
Un parfum.....	12
Rois et reines.....	13
Deux hémisphères.....	14
Escape Game.....	15
Le sourire.....	16
Transcal.....	17
À chacun sa bière.....	18
Le vide de l'esprit.....	19
Un si grand cœur.....	20
Le temps de la clonisation.....	21
Propriétaires terriens.....	22
Une rencontre.....	23
Une polissonnade.....	24
La butte.....	25
Une vie de chien.....	26
Le partage.....	27
Luc Deborde.....	8
Sous le miroir.....	29
Sans compassion.....	30
Bêtement méchant.....	31
Comment j'ai noyé le poisson.....	32
Pourquoi les hommes ont-ils des tétons ?.....	33
Martine à la ferme.....	34
Dans le monde rouge du Sud.....	35
Botte secrète.....	36
Inventaire.....	37
L'ascenseur.....	38
Un contre tous, tous contre un.....	39
Dans le monde bleu du Pacifique.....	40
Tout est permis.....	41
Remonter le temps.....	42
Le rêve d'Ouli.....	43
Ou bien, elle.....	44
Entre-deux.....	45
Dans le monde orange.....	46
Anako m'a dit.....	47
L'envol.....	48
Firmin Mussard.....	49

La voiture.....	50
L'oxygène.....	51
La chemisette.....	52
Le pire.....	53
La sérénité.....	54
Les cailloux.....	55
Les nœuds papillon.....	56
La dérivante.....	57
Les chaussures.....	58
Les cafards.....	59
L'envie.....	60
Le bonnet.....	61
La batterie.....	62
La fenêtre.....	63
Le risque.....	64
La télé.....	65
Le regret.....	66
Le bulletin.....	67
Les prothèses.....	68
Le carton.....	69
Roland Rossero.....	70
Le dernier mot.....	71
Coupe-faim.....	72
Uniformes.....	73
Deux mains.....	74
Jeu de paumes.....	75
La sentinelle.....	76
Janus.....	77
Enfant de la balle.....	78
Quotidien.....	79
L'atout sein.....	80
Room sévices.....	81
Menu du jour.....	82
Le supplice des pales.....	83
Dard devil.....	84
Poucet.....	85
Tronc sonneur.....	86
Animal de compagnie.....	87
Une Japonaise aux yeux bleus. 88	
Quelque chose en plus.....	89
Coma critique.....	90
Frédérique Viole.....	91
XY.....	92
Pour de vrai.....	93
Le saut.....	94
Le guetteur.....	95
Le seuil.....	96
Un diagnostic.....	97
Marines.....	98
À tous les coups.....	99
Les sibylles.....	100
Moko.....	101
Moi non plus.....	102
Mammalogistes.....	103
Les fleurs sauvages.....	104
Loup y es-tu ?.....	105
Jour de fête.....	106
La définition.....	107
La nuit de l'ange.....	108
À l'ouest toute.....	109
Éteins en sortant, s'il te plaît 110	
Mémoires vives.....	111

© Juin 2019 — Éditions Humanis

Tous droits réservés — Reproduction interdite sans autorisation de l'éditeur et des auteurs.

Couverture : composition de Luc Deborde.

ISBN des versions numériques : 979-10-219-0398-2

ISBN distribution Hachette : 979-10-219-0403-3

ISBN autres distributions : 979-10-219-0401-9



Avant propos

C'est à l'occasion d'un échange pendant le Salon du livre océanien de l'année 2018, au Centre Tjibaou de Nouméa, que Roland Rossero m'a proposé l'idée d'éditer un recueil de textes très courts. « Quatre auteurs, vingt-cinq textes chacun. Ça ferait un recueil de cent nouvelles. Et je te verrais bien y participer. »

Un nouveau projet d'édition et vingt-cinq textes à écrire, alors que mon planning était déjà totalement surchargé, c'était de la démence pure. « L'idée me plaît beaucoup », ai-je répondu, « si c'est toi qui gères cette édition. »

Roland a accepté.

Au salon, c'était l'heure où les gadins plongent au cœur de la vallée pour rejoindre les bords du creek. Exténués par leurs errances, ils s'enivrent du parfum sucré que les niaoulis exhalent les après-midi de chaleur. Bientôt, bercés par le chant du notou, ils oublient la cruauté du monde et s'abreuvent en toute inconscience. Un moment idéal pour des chasseurs sans scrupules. Dans la demi-heure qui suivit, Roland et moi avons fait feu. Évelyne André-Guidici et Frédérique Viole furent les premières victimes. Deux mois plus tard, constatant que vingt-cinq, ça faisait quand même beaucoup, Frédérique a accroché Firmin Mussard à notre glorieux tableau de chasse, réduisant ainsi à vingt le nombre de textes que chacun devait rédiger.

Endossant consciencieusement son rôle de directeur de projet, Roland avait édicté les règles strictes auxquelles il voulait que nous nous conformions : 1 000 caractères maximum par nouvelle (espaces comprises), et il fallait que les textes soient « calédoniens », c'est-à-dire qu'ils parlent de la Nouvelle-Calédonie ou puissent s'y dérouler. Bien entendu, ces contraintes ont été discutées et contestées, y compris par moi-même, trop heureux de me retrouver pour une fois dans le camp turbulent des auteurs. Roland a tenu bon, ne concédant que quelques miettes à la troupe vindicative. La limite est passée à 1 200 caractères « et pas un de plus ».

Une fois les nouvelles réunies, notre directeur les a révisées, puis il nous a invités à nous adresser des retours croisés afin que chacun bénéficie du regard des autres sur ses propres textes. Pour finir, une réunion de travail nous a permis de faire un point sur tous les retours afin de les synthétiser et d'en tirer le meilleur parti. Certaines nouvelles furent alors réécrites par leurs auteurs. D'autres furent carrément abandonnées et remplacées par de nouveaux textes. Un processus irréprochable de rigueur et d'efficacité que j'ai savouré tout du long, tant il différait de mes éditions habituelles et m'apportait de nouveaux éclairages.

Je profite donc de cet espace pour remercier chaleureusement Roland Rossero, pour son suivi autant que pour son idée.

Ironiques, tendres, cruels, fantastiques, drôles ou acides, les textes issus de cette collaboration ne correspondent peut-être pas à ce que l'on attend habituellement des auteurs d'Outre-mer. Ils vous parleront pourtant avec sincérité, vous invitant à regarder autrement notre île complexe et souvent paradoxale que l'on dit « la plus proche du Paradis ».

Je vous souhaite d'y trouver le plus grand plaisir !

Luc Deborde

Évelyne André-Guidici



Destin commun

Un bruit. Des pas. Dans mon salon, je crois. En sursaut, je me lève. Il fait nuit, je trébuche. Je le vois. Torse nu, comme moi. Il fouille mon salon. Je crie. Il se redresse, court à toute vitesse vers la baie vitrée. Piégé sur le balcon, il maintient la vitre fermée pour m'empêcher de l'attraper. De toutes mes forces, j'essaye de la faire coulisser. Nous sommes écartelés. Deux hommes de Vitruve. Transparence ou miroir ? J'hésite quand nos regards, enfin, se superposent. Dans ses yeux, je perçois le même effroi qu'en moi : l'angoisse de rester éternellement coincé, chacun de son côté.

Portrait de famille

Cela faisait si longtemps que je ne l'avais pas revue. Elle détestait les photos, se cachait derrière les manches amples et colorées de sa robe. Mais c'est bien elle, cette silhouette courbée, avec son foulard orange et son cabas en tissu... Sur le trottoir, devant la librairie, place des cocotiers... oui, aucun doute : ma grand-mère morte est sur Google maps.

La malédiction

C'était un lieu tabou. Il punissait. Par là où l'on péchait.

« Je suis le maire, on fait ce que je dis. Si je dis « on construit le centre commercial sur l'ancien cimetière », on construit. »

Sitôt dit, sitôt fait.

Depuis, le maire a perdu des voix et la parole.

L'occidentation

Nord-est, dans le lagon, j'allais partout : juste une sagaie, pas de harpon. Tout autour de moi, des poissons. Un peu d'école et le football. On m'a dit : faut que tu t'orientes. J'ai dû partir.

Sud-Ouest, une seule direction : le lycée pro, plus de poissons. Au Ouen-Toro, je fais piscine. Je suis la ligne. Avec les copains, on s'aligne pour rentrer à l'usine, pour rentrer dans le rang. Dans le banc. C'est nous les poissons maintenant.

Un parfum

La vanille coule sur la main ridée. Le vent chaud souffle par bouffées. Vanessa tente de sauver de son cornet un peu de fraîcheur, mais, au fond, elle le sait, elle a passé l'âge des glaces.

Rois et reines

Ils sauront que je suis là. Ils sauront qu'il ne faut pas jouer avec moi. J'en ai dans le caisson et des Ones dans le carton. La base. Sous ma bâche, ça arrache. Un tour du quartier puis à la Côte Blanche... Ce soir... Je suis le roi du son. Sur la piste, un vélo passe. À fond.

Je pédale comme un as, les autres, je les dépasse. Si un gosse traverse, je l'écrase, je ne peux pas freiner, sinon mon rythme se casse. Je suis le roi du peloton. Face à moi, deux femmes bombent le torse, canon.

On défile comme des lionnes en chasse. Les hommes tombent et se ramassent. Gonflées : nos bouches, poitrines, hormones. Nous sommes les reines des amazones. Sur le banc, là-bas, au fond, nous regarde un petit garçon.

Moi, je ne suis qu'un petit garçon et, finalement, c'est plutôt bien. Que veux-tu faire plus tard ? me demandera ma mère ce soir.

N'être le roi de rien.

Deux hémisphères

Nous avons tous une position, comme des boussoles. Dans le lit, nous tournons et nous retournons. Je dors comme un mort, elle comme un fœtus. Je suis du nord, elle est du sud. Après quelques mois, là-bas, je suis revenu chez moi. Dans le froid.

Longtemps, je lui ai envoyé des mots au petit jour, qu'elle recevait le soir. Amour de vacances, avions-nous cru. Deux avions plus tard, elle m'avait rejoint, lassée des messages de loin en loin.

Elle s'est adaptée aux hautes maisons et aux gens hautains, aux saisons de gris, aux forêts, aux vins, aux klaxons, aux bruits et aux traditions. En tous points. Sauf un : elle continuait, coutume de son Océanie, à courber le dos pour passer devant du monde.

Et puis, tout son corps s'est arqué un peu plus chaque jour : ses sourcils pour marquer accords et désaccords, sa cambrure pour me narguer, son cœur pour tirer dans le mien. Et partir comme une flèche du jour au lendemain.

Nous avons tous une position, comme des boussoles, nous tournons. Puis, un jour, nous y retournons.

Escape Game

Un jeu grandeur nature, dans une clinique désaffectée. Il faut trouver des codes pour ouvrir les portes. Chambre 121, il y a un clown qui terrorise les joueurs. Salle d'accouchement, des zombies rôdent pour les effrayer. Le démon rouge et la femme-araignée attendent les concurrents à chaque recoin du parcours.

Chambre 119 de la clinique Magnin, le petit fantôme pleure dans son coin. Lui aussi aurait bien voulu s'échapper comme le font ces grands enfants qui jouent à se faire peur. Lui aussi aurait bien voulu en sortir vivant.

Le sourire

Chez ce dentiste, on a vue mer. Les pages propres des magazines tournent sous les doigts manucurés, proposent des idées, des envies de cuisines tout-équipées. Lola part pour son blanchiment.

Le dentiste fait la conversation tout seul. Jamais on ne le contredit. On a même, parfois, un peu peur de lui. Lola, bouche ouverte, mâchoires écartées, ne peut même pas hocher la tête. « Ça va vous remettre sur le marché, ma petite dame ! » Outrée, Lola passe la demi-heure restante à sourire sous les rayons ultraviolets. Comme elle le fera demain à la plage, comme elle le fera en boîte samedi soir.

Le sourire est parfait. Il n'y a rien à redire.

Elle paye avant d'aller un peu se vendre encore.

Transcal

Au collège, Georges, alias Shania, avait souffert des coups durs des garçons, et des coups bas des filles. Mais aujourd'hui, il n'était plus un homme, il n'était pas une femme, il n'était plus un trans. Il n'était plus un Blanc, il n'était plus un Noir, il n'était plus métissé. Il était juste l'une des trois mille personnes, avec les mêmes tricots, les mêmes lunettes et les mêmes foulards pour la course. Les fameux seaux de poudre rose, verte ou bleue avaient provoqué les hurlements des jeunes gens venus pour s'amuser, et recouvert les peaux de toutes les couleurs. Blanches les dents, noires les pupilles, et les visages multicolores. Au cœur de cette humanité unifiée pour quelques heures, Shania souriait. Tous enfin ne faisaient qu'un peuple. Tous étaient de la Rainbow race.

À chacun sa bière

C'était une poubelle peuplée de mouches. Elles s'envolaient par centaines quand on approchait. Du fait, on n'approchait point. Sauf Juju qui descendait de son camion pour saisir la poubelle et ses insectes qui grouillaient de partout. Juju avait l'habitude. Il apprécia la canette de bière laissée par le propriétaire sur le muret, tapa sur la benne pour que la poubelle se verse. Des déchets pourris, des carcasses, des produits chimiques, Juju avait tout vu. Mais, pour les animaux vivants, il avait un protocole. Il rattrapa, au dernier moment, le chiot apeuré que le propriétaire avait jeté au fond de la poubelle. Juju nota soigneusement l'adresse. Il reviendrait dans la nuit de mercredi à jeudi : il s'occuperait de cette ordure. Il remplirait la poubelle, puis, à l'aube, il passerait avec le camion. Le propriétaire, broyé dans la benne, disparaîtrait dans la décharge avec les autres merdes de son espèce. Merci pour la bière, mon pote ! Et à charge de revanche !

Le vide de l'esprit

Marine revient de son yoga. Un petit thé au coucher du soleil conclura cette journée de sérénité. Elle s'installe sur la terrasse avec vue. Ici, les pailles sont en papier, la nappe en tissu, la table en bois de bateau recyclé. Son amie Christelle est passée ; elle a laissé des croquettes végétariennes pour le chien. Qu'il est bon d'être en phase avec les éléments, la planète, l'univers ! Un cafard vole de travers, s'accroche aux cheveux de Marine, qui hurle avant de l'envoyer valser sur la vitre. Son fils Théo connaît bien la phobie de sa mère : d'un coup de claquette ajusté, il écrase l'insecte, qui craque sous l'impact.

— Namasté, salue Marine, soulagée de retrouver son bien-être.

Un si grand cœur

Plus de zoo, plus d'aquarium, ma fille. Veux-tu voir des animaux emprisonnés, exploités, humiliés sous les regards complices des visiteurs ? Veux-tu croiser leurs yeux doux qui ont perdu l'espoir du dehors, d'une vie naturelle, sauvage et exaltante ? Veux-tu contempler ces bêtes désœuvrées, incapables d'exister en dehors de leur cage ? Oui, nous irons au cirque.

Il paraît qu'il y a l'homme le plus grand du monde.

Il chausse du soixante-douze. Ses chaussures sont cousues sur mesure. Cela doit coûter plus cher que des chaussures fabriquées à l'usine... Tiens, nous pourrions aussi visiter une usine.

Le temps de la clonisation

« Non à l'uniforme ! On est au lycée, et on a une personnalité ! », s'exclame Évan. La directrice roule des yeux : elle aurait aimé se démarquer de son prédécesseur grâce à cette nouvelle loi. Mais les jeunes rechignent, et le conseil de vie lycéenne s'éternise.

Sur le parking des étudiants, Évan fait biper sa voiturette pour savoir laquelle est la sienne. Devant le lycée, les chignons sont hauts, comme les pantalons qui découvrent des baskets à trois bandes. Des téléphones produits en chaîne vibrent dans les mains. En passant, Évan salue, dans la file de pick-up, celui qui appartient, pense-t-il, aux parents de Lénina — à moins que ce soient ceux de Léana. Ces derniers attendent, et peinent à reconnaître leur fille dans la foule. Derrière la vitre de leur voiture, ils répondent à Évan avec un grand sourire.

— C'est Éthan, le fils de Céline ? demande la mère de Vanina.

Mais non, c'est Érouan, le fils de Séverine ! répond le père.

Propriétaires terriens

Dernier lot disponible à Nouméa. Pour seulement 150 millions !

Voici l'entrée, bien agencée avec un rangement pour les bottes parce que, les jours de pluie, je ne vous cache pas que l'environnement peut être boueux. Non, Madame, ceci n'est pas un placard, c'est la servitude pour vos voisins du dessous. Vous aurez un peu de passage dans votre chambre aux heures de pointe. Sinon, c'est calme. Très calme.

L'un des avantages de vivre sous terre est de ne pas souffrir des nuisances du soleil. D'ailleurs, le propriétaire en R moins 12, l'étage juste en dessous, dort dix-huit heures par jour, ce qui prouve bien qu'il se sent à son aise.

Ah, Monsieur, au niveau des frais de syndic, s'ils sont un peu élevés, c'est qu'ils couvrent le nourrissage quotidien des lombrics, pour qu'ils n'envahissent pas votre habitation.

Nous avons un accord avec les Pompes funèbres du Caillou : pour éviter les dépenses supplémentaires, un caveau peut être annexé à votre appartement. Nos catacombes vont du F1 au F7, pour les familles nombreuses.

Bien entendu, si vous prenez cette option, vos frais de syndic se verront allégés !

Vous savez, de nos jours, la terre, c'est le seul investissement vraiment sûr.

Une rencontre

Jean-Jacques s'était dit que c'était un bon lieu. Romantique, mais pas niais, isolé, mais pas trop, au fond du quartier de Nakutakoin. Il passa le grand portail tout rouillé qui limite l'accès à la plage. Sur le chemin, noir de boue, il distingua un bouchon de plastique rouge. Il le ramassa. Il n'y avait absolument personne.

Tout à coup, il aperçut la femme au loin, comme un point rouge. Elle avait dit qu'elle porterait une robe rouge.

Pourquoi avait-il accepté que sa fille l'inscrive sur un site de rencontre ? Il fallait maintenant qu'il avance et qu'il parle à cette inconnue, lui qui, depuis son veuvage, n'avait plus adressé la parole à personne. Il avisa le bouchon dans sa main. Rouge, comme ce point qui s'avavançait vers lui, inadéquat en ce lieu, désagréable à la vue. Oui, cette femme était comme ce bouchon, inutile pour lui. Il n'en fallut pas plus pour le décider. Il ne parlerait pas à cette femme. Il l'ignorerait, ferait semblant d'être là pour autre chose. Il n'eut pas besoin de feinter.

La femme passa tout droit, sans même ralentir. Elle tenait à la main une bouteille en plastique : usée, vieille, cabossée.

Elle la jeta à la poubelle, sans un coup d'œil pour lui.

Une polissonnade

On débarque les glacières. Clara tire sur l'une d'elles et laisse une longue trace dans le sable, comme un boa géant. Sa copine Zoé porte, en riant, les tentes à déplier. Le campement se tiendra là, trois jours. Les bières au frais, les enfants au soleil. Rougeauds, presque oubliés, ils courent. Leurs aventures sur l'îlot seront-elles plus palpitantes que celle du papa de Zoé et de la maman de Clara ?

La butte

Cela faisait plusieurs semaines que je voyais les voitures disparaître dans les méandres de la butte de Koutio, et réapparaître, loin devant moi, dans la file d'automobilistes prisonniers des embouteillages. Aujourd'hui, j'ai suivi une voiture. Elle s'est engouffrée dans le raccourci sans même un clignotant. J'ai fait de même dans cette rue en sens unique, qui n'en finit pas de monter et de tourner. La voiture devant moi virait sans prévenir, à droite, à gauche, sans logique apparente, comme mue par une volonté propre. Très vite, je ne l'ai plus vue. J'ai ouvert les fenêtres pour me guider au bruit, dans une descente interminable. Bientôt, je me suis retrouvé seul, à tourner au hasard des ruelles. Personne dans les rues et ces maisons aux volets fermés... J'ai essayé de toujours prendre à droite, mais je ne tournais même pas en rond. Les paysages changeaient imperceptiblement : un mur plus gris, un portail moins rouillé, un graffiti plus grand... Le soleil est haut à présent, et je tourne toujours. Demain, je tente le Néobus.

Une vie de chien

Ils sont incompréhensibles, mettent au ciel des lumières artificielles. Quand il y a la foudre, ils grommellent. Et quand il pleut fort, c'est un temps à ne pas me mettre dehors. Pourtant ils me laissent, là, sous le carport. Ils me rationnent sur mes gamelles et, pour leur part, ils ripaillent comme les oies grasses qu'ils avalent, quand arrive le mois de décembre, puis geignent après leurs kilos pris. Si j'aboie, je fais trop de bruit, mais avec leurs pétards et leurs fusées, ils me terrorisent chaque année. Franchement, si je n'étais pas baptisé du nom qu'il y a sur mon collier, je deviendrais fou, athée, méchant pour échapper à Noël et à Nouvel-An.

Le partage

— Le bord de route m'appartient. Faudrait pas s'imaginer qu'on peut y cueillir mes bananes. Si j'avais su, j'aurais monté la garde.

L'autre ne répond rien. Il sort de son jardin, entre chez le voisin, avise l'herbe et coupe un brin.

Le ton monte, le gazon descend.

L'homme brandit le sabre et l'abat sur un arbre. Une branche choit, la colère gronde.

Les jardins des deux voisins se retrouvent nus de végétation. Craignant pour leurs queues, les chiens se sont blottis dans leurs niches respectives.

La lame tombe sur la main, la main tombe sur le visage, le visage tombe sur le nez, le sang coule du nez, du visage, de la main, de la lame.

Deux hommes massacrés sur des terrains déserts sont retrouvés dévorés par leurs chiens respectifs.

Moralité : il faut garder la banane.

Luc Deborde



Sous le miroir

De tous les habitants d'ici-bas, il était le seul à pouvoir franchir le miroir pour explorer le monde d'en haut.

Le soir venu, chacun le pressait de raconter la poésie du ciel étoilé, la moiteur des brises marines, la violence des vagues énervées, la caresse brûlante du soleil, le parfum des frangipaniers

Et le serpent tricot-rayé racontait, racontait, enchantait et faisait rêver. Il médusait la loche et la raie, faisait rire les poissons-clown et ravissait les perroquets. Voilà même que la sombre murène trouvait du charme à ses écailles marbrées.

Jamais il n'avouerait son terrible secret : depuis longtemps, ses beaux récits ne se nourrissaient que de souvenirs. Du monde d'en haut, il ne voyait désormais qu'un pauvre rocher isolé. Quelques souris venaient parfois ramper sous le chapeau de l'aquarium, mais elles ne comprenaient pas sa langue.

Alors, sous la maigre chaleur d'une ampoule blafarde, il inventait d'autres merveilles.

Sans compassion

— J’comprends pas pourquoi elle a eu peur. C’est pas parce qu’on a un sabre d’abattis qu’on a de mauvaises intentions ! Moi, j’avais juste lui ouvrir un coco pour la faire boire. J’étais habillé normal : short et T-shirt. Pas comme vous avec vot’robe de sorcier. Ça oui ! ça, ça fait peur !

— Continuez comme ça, et je vous accuse d’outrage à magistrat.

— Ahou, pardon, m’sieur l’juge. J’avais pas vous vexer, c’est juste pour expliquer.

— Donc, elle a eu peur. Et elle est partie en direction de la route.

— À fond la caisse. Mais si Jeanjean avait pas roulé si vite...

— Vous êtes conscient de votre responsabilité ?

— Pourriez avoir un peu de compassion, m’sieur l’juge ! Elle est morte, quand même !

.....

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>